

vosre remarque est bien intompe-  
pestive, dit à demi-voix M. Gras-  
souillet ; moi, je suis de l'avis de  
M. Dutonneau, je trouve assez  
peu graieux à cette dame de  
dire dans ses vers que nous tour-  
nons à l'ours!... il me semble  
qu'elle aurait pu trouver une foule  
de comparaisons plus justes et  
moins brutales.

— Au fait, mon ami, vous avez  
raison ; elle aurait pu dire : tourne  
serin !

— Non, je n'aime pas plus votre  
serin.

— Mais qu'est-ce que voudriez  
donc ?... est-ce que vous voulez  
qu'on vous compare à la chouette ?

— Ah ! madame... assez, de  
grâce, mais je sais bien à quel  
oiseau on pourrait nous compa-  
rer.

— Si vous le savez, dites-le donc  
tout de suite.

— Non, ce sont de ces choses  
que l'on garde pour soi.

Le capitaine, que les vers de  
madame Étoilé n'ont pas beau-  
coup amusé, s'écrie :

— A présent nous allons chan-  
ter un gai flouflou, une gau'riole...

— Pardon, capitaine, mais je  
n'ai pas fini, s'empresse de dire  
Paolina ; vous n'avez entendu  
que le début de ma pièce de vers ;  
maintenant je vais traiter le ma-  
riage sous toutes ses faces... et en  
alexandrins.

La poétique Paolina se lève de  
nouveau et, cette fois, joint des  
gestes à sa déclamation :

Qui donc s'imagina le premier,  
sur la terre,  
D'enchaîner à jamais le sexe  
fait pour plaire ?  
Remontons à Noé, remontons à  
Caïn...  
Remontons plus encore...

— Non ! non ! ne remontez pas  
davantage ! s'écrie le capitaine en  
frappant sur la table. Pardon,  
belle dame, si je vous interromps,  
mais je vous avouerai que lorsque  
j'entends réciter des vers, cela  
m'endort tout de suite ; nous  
autres vieux loups de mer, nous  
ne connaissons rien à la poésie.  
Veuillez donc garder vos vers  
pour le souper, où je n'assisterai  
pas, et nous laisser chanter de gais  
refrains. Puisque ses messieurs ne  
se mottent pas à chanter, je vais  
commencer moi et vous chanter :

C'est dans la ville de Bor-  
deaux...

— Nous, mesdames, laissons  
ces messieurs chanter, dit Cézari-  
ne en se levant. Il est temps, il  
me semble, que nous allions met-  
tre nos toilettes de bal.

— Oui, oui, il n'est que temps,  
répond madame Dutonneau en se  
levant aussi, car il faut se méfier  
des chansons de ces messieurs!...

Madame Étoilé ne dit rien,  
mais elle lance un regard dédai-  
gneux sur les hommes, tandis que  
la veuve Flambard s'écrie :

— Ces messieurs sont enchantés  
de nous voir partir, ils vont pou-  
voir fumer!... et maintenant les  
femmes sont abandonnées pour  
les cigares.

A Continuer.

## LE GROGNARD

MONTREAL, 23 Déc. 1882.

### A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette se-  
maine les comptes de tous nos  
agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout  
les mois.

L'abonnement est payable d'a-  
vance et nous n'entendons pas  
babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont  
pas leurs comptes dans la huitai-  
ne seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-  
postes canadiens en paiement de  
souscription, mais les timbres des  
Etats-Unis subiroit un escompte  
de 10 pour cent.

On lit dans la *Minerve* de lundi  
dernier les deux paragraphes  
suivants :

“ Le vieux Hugo, qui se mêle  
de toutes choses, en est à implo-  
rer maintenant de l'empereur  
d'Autriche le pardon du condamné  
à mort Overdank.”

“ L'hon. M. Mousseau est  
arrivé à Ottawa ce matin.”

Le vieux Hugo ! L'hon. M.  
Mousseau ! Oh ! *Sit down Smith !*

On lit dans le *Journal des Trois  
Rivières* de lundi dernier :

“ Il ne se passe pas à Montréal  
de faits scandaleux, vrais ou sup-  
posés, que le *Monde* n'en informe  
ses lecteurs jusque dans les moi-  
ndres détails. Est-ce, par système  
que cette feuille jadis honnête,  
sème partout au sein des familles,  
grâce à sa circulation, ces histo-  
res grivoises qui sont de nature  
à blesser les mœurs de nos hon-  
nêtes populations.”

Pour notre part nous protes-  
tons de toutes nos forces contre  
ces histoires d'“ enlèvement de  
femmes” et de “ vengeance de  
mari” que le rédacteur du *Monde*  
encadre de sa prose nauséabonde  
dans les colonnes de la feuille  
sonécalouse.”

Le *Grognard* avait donc raison.

### LES CIGARES DE CES MESSIEURS.

Nous avons reçu la lettre sui-  
vante :

Un de vos collaborateurs, M.  
de Catalpa, a, l'autre jour, publié  
un article ayant pour titre : *Les  
petits chiens de ces dames*. Voulez-  
vous permettre à une femme qui  
possède un petit chien de répon-  
dre à M. Catalpa et de lui prou-  
ver que, si nous autres femmes,  
nous avons des travers, des ridi-  
cules et des défauts, les hommes  
en sont de leur côté au moins  
aussi abondamment pourvus que  
nous.

D'abord, je ferai observer à M.  
de Catalpa que le petit chien que  
je possède n'a point de mauvaises  
habitudes, qu'il est surveillé de

près. Lorsque le soir on lui pro-  
cure la facilité de ne pas souiller  
mes tapis, on me le ramène aussi  
pur qu'avant cette petite prome-  
nade hygiénique, pendant laquelle  
il s'est très décentement conduit.

M. de Catalpa m'accordera  
bien qu'un petit chien est infini-  
ment préférable à un chat, qui  
est égoïste et ingrat, et à tous  
les perroquets du monde. Les  
perroquets poussent des cris sur-  
raigés qui font mal aux nerfs.  
On a la manie de vouloir leur  
apprendre à parler, ils n'ont au-  
cune mémoire quand il s'agit  
d'apprendre de jolies choses, mais  
par contre en possèdent une dé-  
plorabile quand il s'agit d'en dire  
de vilaines. En l'absence de leur  
maîtresse, il y a toujours des far-  
ceurs qui se chargent de leur  
apprendre des turpitudes et des  
saletés. On dirait que ces bêtes  
tiennent toutes à prouver qu'elles  
sont de la famille de *Vert-Vert*. Et  
encore *Vert-Vert* ne faisait rou-  
gir que de timides nonnos, j'en  
connais qui feraient, comme on  
dit, dans le langage de l'argot,  
piquer des coups de soleil à des  
capitaines de dragons.

Cela dit, je demanderai à M. de  
Catalpa si l'habitude qu'ont la  
plupart des hommes de fumer  
sans cesse des cigares n'est pas  
cent fois plus regrettable que  
celle de posséder des petits chiens.  
Vous dites que les griffons et les  
kavanais puent. Mais, messieurs,  
vous empestez bien davantage.  
Ces prétendus cigares de la Ha-  
vane, que vous appelez des *regalia  
de la reina* (régal de la reine  
qui ne s'en est jamais régulée),  
sentent aussi mauvais que la  
pipe sale et noire des matelots.

Quand vous avez fumé dans  
une pièce, vous l'avez empestée.  
Vous avez beau ouvrir les fenê-  
tres, brûler du sucre sur une  
pelle, rien ne peut chasser l'odeur  
décomposé de vos cigares qui  
s'est introduite dans les tentures,  
et qui y reste. Le lendemain,  
quand on entre dans cette pièce,  
elle pue presque autant que vous  
tous, lorsque vous entrez dans le  
salon pour retrouver les dames et  
venir leur faire un doigt de cour.  
Vos habits, vos cravates, vos  
barbes, vos cheveux empestent  
bien plus que ne pourraient em-  
pester les chiens à longs poils  
qu'on ne laverait jamais. Les  
femmes ne vous le disent pas ;  
mais, en réalité, elles se bouchent  
le nez.

Dans un salon, le voisinage  
d'un fumeur est encore tolérable.  
La femme pour se défendre à  
son éventail. Elle peut ainsi tenir  
un causeur à distance, mais il y  
a des instants dans la vie où tout  
cordon sanitaire est devenu im-  
possible.

Ah ! monsieur de Catalpa, moi  
qui, en ma qualité de femme  
mariée, ai passé par là, je vous  
assure que j'y ai puisé une haine  
pour le tabac, près de laquelle  
celle d'Annibal pour les enfants  
de Rome n'était que de la gno-  
gnotte, et que toutes les fois que  
cela m'est arrivé, j'ai donné raison  
à ces Bretonnes d'il y a deux  
cents ans, qui lorsque leurs époux  
revinrent d'Amérique pour la

première fois avec leurs pipes,  
avaient coutume de dire qu'elles  
préfèrent le derrière du diable  
à la bouche de ces messieurs.

Je sais bien qu'il existe une  
société contre l'abus du tabac.  
Mais cette bonne société prêche  
dans le désert. On entortille les  
cigares dans les feuilles des bro-  
chures qu'elle a publiées, et on  
envoie des bouffées de tabac au  
nez de ses membres, quand on les  
rencontre. Le tabac est l'opium  
de l'Occident. Plus on s'efforcera  
de démontrer qu'il peut être dan-  
gereux, et plus on en fera usage.  
Et puis il y a le trésor public, le  
gouvernement, qui, bien que  
faisait afficher dans tous les lo-  
caux qui lui appartenaient, qu'il  
est défendu de fumer ici, se réjouit  
en réalité de cette mauvaise habi-  
tude qui verse deux cents millions  
par an dans sa caisse. Nous avons  
donc contre nous deux adversaires  
invincibles, l'habitude et l'admini-  
stration. Résignons-nous, mais  
disons bien haut, nous autres  
femmes auxquelles on reproche  
nos petits chiens, qu'ils sentent la  
rose, quelque négligés qu'ils  
soient, à côté de la bouche de  
messieurs les fumeurs.

Pardonnez-moi, monsieur le  
rédacteur, ma stérile de colère. Je  
vous remercie de m'avoir permis  
de la livrer à la publicité et cro-  
yez moi votre très humble ser-  
vante.

LOUISE.

## BETISE.

L'été dernier, je passais mes  
deux mois de vacances dans un  
petit village situé à quelques  
lieues de Montréal, et je fus té-  
moin d'une scène qui m'amusa  
beaucoup. Comme je ne suis pas  
égoïste, je vais vous raconter la  
chase en deux mots. Je logeais  
chez de bons habitants et j'étais  
là comme chez moi, ce qui leur  
faisait plaisir. Ces braves gens  
n'avaient qu'un fils, un seul fils  
qu'ils aimaient beaucoup et sur  
qui ils avaient fondé les plus belles  
espérances.

Jean c'était son nom, était  
arrivé à l'âge où tout garçon bien  
appris doit songer à prendre  
femme et sa mère s'était mis en  
tête de lui faire épouser Marianne,  
la fille du voisin, gaillarde solide,  
bien bâtie et qui jouait avec un  
sac de sel comme une petite filette  
avec sa poupée. Un beau matin  
la mère de Jean lui dit : “ Ecoute,  
mon fils, tu n'est plus un enfant,  
il faut penser à te marier. Tu as  
du bon sens, de l'adresse et tu  
aimes le travail ; nous avons quel-  
ques sous par çà par là, tu es fils  
unique et quand nous mourrons  
tu auras quelques arpents de  
terre. J'ai songé pour toi à Ma-  
rienne la fille du voisin, à qui on  
donnera quinze cents francs le  
jour de son mariage, sans comp-  
ter ce que ses parents lui laisse-  
ront. C'est une sage fille, ce sont  
de braves gens. .... cela te va-t-il ?

— Comme vous le voudrez, ma-  
man.

Oui ? eh bien écoute moi un  
peu. Dimanche prochain, Catho-  
rine, la mère de Marianne, doit  
venir nous rendre visite. Tu te  
lècheras un peu et tu tâcheras de  
faire valoir toutes les qualités. Il  
est temps de te *denaiser* un peu,  
mon gros ; tu est trop “géné.”  
Catherine viendra donc nous  
voir. Gens de la terre bien culti-  
vée. Oh ! les beaux pommiers ! va-  
t-elle dire, en voyant notre verger  
Tu lui diras aussitôt :

— C'est moi qui les ai plantés.  
— Les belles pommes de terre,  
— C'est moi, qui les ai semées.  
De cette façon, Catherine saura  
qu'elle donne sa fille à un bon  
travailleur.

— Vous avez raison, maman, et  
je ne manquerai pas de faire tout  
ce que vous me dites.

Le dimanche suivant Catho-  
rine fut fidèle au rendez-vous et  
tout se passa comme la mère de  
Jean l'avait prévu. La voisine  
arriva chez nos bons villageois  
immédiatement après la grande  
messe.

— Bonjour, dit-elle en arrivant,  
comment vous portez-vous ?

— Très bien, et vous même ?

— Comme vous voyez. Et Jean  
comment marche-t-il ?

— Pas mal ?

— Oh les beaux pommiers ?

— C'est moi qui les ai plantés,  
fait Jean tout intimidé.

— Les belles pommes de terre ?

— C'est moi qui les ai semées.

— Quel blé superbe ?

— C'est moi qui l'ai semé.

Catherine se disait en elle-  
même : j'aurai un gendre modèle.  
Quel homme !

— Vous avez là une brouette  
qui me paraît bien commode ?

— C'est moi qui l'ai faite, con-  
tinue Jean qui se trouble de plus  
en plus.

Mais il sait donc tout faire ? se  
dit Catherine. Notre fille aura  
pour mari une véritable pierre  
précieuse, quel trésor qu'un gar-  
çon comme ça !

— Quel joli pourceaux, fit  
enfin la future belle mère, en  
passant devant loge aux cochons ?

— C'est moi qui les ai faits !  
dit Jean.

Je n'ai pas besoin d'ajouter  
que le mariage fut manqué.

## BADINAGES

Un juge de je ne sais plus qu'où  
endroit était affecté d'une maladie  
qui l'embêtait beaucoup et dont  
il n'avait jamais pu se guérir.  
Voici en quoi consistait cette  
maladie... c'était une... comment  
dirais-je?... c'est assez difficile et  
je vois bien que je ne m'en tiro-  
rai qu'à l'aide d'une périphrase.  
Quelqufois pendant la séance on  
entendait un léger bruit, presquo  
rien, un souffle, mais d'un réalisme  
me effrayant. A ce bruit chacun  
levait la tête, un sourire apparais-  
sait sur toutes les lèvres et tous  
les yeux se portaient sur le mal-  
heureux juge qui à ces moments  
devenait rouge comme une jeune  
fille à sa première déclaration  
d'amour.